



Dans l'atelier, Pascale Vida presse des boules en feutre bleues qui serviront à fabriquer des dessous de plats destinés à la vente.

Occupation ou travail en atelier?

La valorisation, les échanges avec les autres et l'expérience de faire quelque chose qui a du sens: c'est important aussi bien à un poste dans l'atelier d'un établissement spécialisé que dans un emploi sur le marché primaire du travail. Cela vaut aussi pour les personnes en situation de lourd handicap ou de polyhandicap, qui ont besoin d'un soutien intensif.

Reportage: Susanne Schanda

Photos: Vera Markus

Dans le paysage vallonné qui surplombe le lac de Zurich, on traverse des parterres de fleurs et des serres de jardin avant d'arriver à l'atelier de la fondation Brunegg à Hombrechtikon. Le jardin et les deux magasins de fleurs fournissent 40 postes de travail orientés vers la performance, et livrent des plantes notamment pour les espaces publics de Zurich. Quant à l'atelier, il comporte 18 postes pour des personnes nécessitant une assistance accrue, officiellement non orientés vers la performance. Mais ces personnes travaillent elles aussi pour un marché, elles fabriquent des produits destinés à la vente.

Ilona Schlegel est assise derrière son métier à tisser en bois, et elle tire de sa main gauche la navette enroulée de fil de coton rose à travers les fils de chaîne tendus. Elle presse ensuite, avec le peigne, les fils de trame du matériel déjà tissé. «Tisser est mon travail préféré», dit la jeune femme avant de se pencher à nouveau sur son métier à

tisser avec un regard concentré. Elle peut travailler au maximum une à deux heures d'affilée, puis elle a besoin d'une plus longue pause. Dans la même salle, Pascale Vida presse des boules en feutre bleues pour faire des dessous de plats, et une autre collègue remplit des petits sacs de lavande odorants. «Tout ce que nos participants produisent dans cet atelier part à la vente dans notre magasin», explique Thomas Schmitz, directeur de la fondation Brunegg.

Porteur de sens et valorisant

Depuis environ dix ans, la fondation ne fait plus de distinction entre travail et occupation. Dans toute la fondation, il est question de travail. «Tous les participants produisent quelque chose qui est destiné à la vente ou à être transformé. Certains ont besoin pour cela de beaucoup plus de temps et d'encadrement, et de pauses. Mais un travail porteur

de sens, avec un produit final, est possible aussi pour les personnes qui ont besoin d'un soutien plus intensif. Cela correspond à notre attitude, tout travail est valorisé», dit Thomas Schmitz. Lorsqu'il est arrivé chez Brunegg il y a 20 ans, la situation était encore tout autre dans les institutions. «Il y avait encore des jardinerie d'institutions qui ne vendaient pas leurs produits, mais les détruisaient pour ne pas participer à un marché», se souvient-il. Ce n'est pas très gratifiant, de même que le terme «occupation», associé à quelque chose qu'en fait on pourrait aussi laisser de côté parce que ce n'est pas pertinent. C'est pourquoi la fondation Brunegg n'utilise plus ce terme.

Pas de travail gratuit

Pour les personnes en situation de lourd handicap et de polyhandicap, qui ont besoin d'un soutien accru et qui ne sont pas orientées prioritairement sur la performance, le canton de Zurich stipule qu'il n'y a pas de contrat de travail ni de salaire, mais une convention de séjour et, au mieux, de l'argent de poche. Daniela Egli a travaillé autrefois dans la jardinerie, et désormais, dans un atelier de recyclage, elle passe de minces câbles électriques à travers un appareil pour couper leurs gaines. Pour elle, la compensation financière est très importante, que ce soit sous forme de salaire ou d'argent de poche: «Je ne travaille certainement pas gratuitement», explique-t-elle d'un ton déterminé. Elle sait que son travail a de la valeur.

Dans l'atelier suivant, nous rencontrons Jean-Marc Spehler, qui poursuit le travail de Daniela Egli: parmi un bouquet de câbles multicolores, il en saisit un pour en retirer la gaine. Il travaille avec des gants pour ne pas se blesser. Il dépose dans un récipient les fils nus, en cuivre pur. Le cuivre sera finalement vendu. Au poste d'à côté, Renate Weiss coupe des feuilles de maïs séchées et les émiette en petits morceaux. Cela servira à fabriquer du papier, utilisé pour la production de cartes.

Ce qui est central, ce sont les ressources

«Chez nous, tous les participants fournissent un travail, mais pas tous en quantité identique ni avec le même degré d'autonomie», explique Thomas Schmitz. «Ce qui est central, ce sont les ressources de chacun. Si quelqu'un est fatigué après une ou deux heures, il fait une pause, se détend dans le local de sieste ou fait une promenade avec d'autres collègues.» Même pour les personnes qui ont un besoin d'assistance accru, il ne s'agit pas seulement de s'occuper. Il est important qu'elles produisent quelque chose d'utile et qu'elles puissent sentir leur appartenance à un collectif.

Dans notre société, le travail a une grande importance et représente davantage que gagner de l'argent – il fait partie de notre identité et permet l'interaction sociale. Le directeur de la fondation Brunegg l'exprime ainsi: le gain financier n'est que l'une des multiples motivations à travailler. Une autre est l'élan intérieur de se voir ou sentir agir, une autre encore est la connexion avec d'autres personnes en situation de travail.» Cela vaut pour tout le monde – aussi pour les personnes avec un besoin élevé d'assistance. ●



Le papier fabriqué à la main sera utilisé pour produire des cartes.



Quand Jean-Marc Spehler retire la gaine d'un câble, du cuivre pur apparaît.



Travailler avec plusieurs fils de toutes les couleurs sur le grand métier à tisser demande de la concentration – et des pauses régulières.